

La caf' en grève

CATHERINE BAINBRIDGE
ATHENA DAVIS
MICHEL-A. SHEPPARD

Aujourd'hui, les 44 employé(e)s à temps plein des services d'alimentation de l'Association Etudiante de McGill seront en grève. Ces employé(e)s travaillent dans la cafétéria du Centre Universitaire, au Alley, et dans les diverses cafétérias dans les Facultés.

L'administration de CVC Foods, qui gère sous contrat le Service des Aliments et Boissons pour le compte de l'Association Etudiante de McGill, a refusé d'accorder toute sécurité d'emploi à ses 44 employé(e)s. Les employé(e)s sont organisés depuis peu de temps dans le local 791 de la FTQ et en sont à leur première tentative de négocier une convention collective.

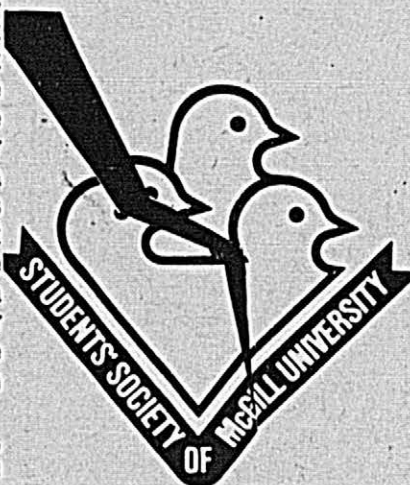
Selon Diane Beaudoin, caissière à la cafétéria du Centre Universitaire sur

McTavish, «Ce n'est pas l'argent (que nous voulons), c'est la sécurité. Ils (CVC) refusent de signer quoi que soit. Ils vont fermer pour le mois de décembre, sans contrat. Lorsqu'on va revenir, quelques-uns d'entre nous n'auront plus d'emploi. On doit faire quelque chose maintenant. Nous avons vraiment besoin de

l'appui des étudiants», a-t-elle ajouté.

Depuis des années déjà, les conditions de travail dans les cafétérias de McGill laissent amplement à désirer, en grande partie à cause du comportement de l'Association Etudiante qui auparavant n'a pas clairement garanti les droits de ses employé(e)s. Au courant de l'été, l'Association signalait un contrat avec CVC pour la gestion des services d'alimentation. CVC est responsable des achats, de la préparation de la bouffe et de la boisson, de l'embauche et des conditions de travail.

L'Edition Française du McGill Daily n'a appris la nouvelle du débrayage des employé(e)s que tard hier soir. Les rédacteurs du journal n'ont pas pu entrer en contact avec les représentants de CVC Foods ni avec ceux de l'Association Etudiante de McGill. Plus de détails seront publiés dans le numéro de jeudi.



Pour le Commissaire aux langues officielles: «Le français au Canada est en bonne santé»

JEFFREY EDWARDS

Selon M.D'Iberville Fortier, Commissaire aux langues officielles du Canada, «le français au Canada est en bonne santé».

Commentant la situation linguistique canadienne à la conférence sur les droits des minorités officielles, tenue la semaine passée à la Faculté de droit de McGill, il a souligné que la lutte contre l'assimilation n'est guère terminée. Les francophones hors-Québec continuent à perdre leur importance numérique réelle, dû au faible taux de naissance canadien. Puisque les immigrants s'assimilent dans la communauté linguistique majoritaire, la langue anglaise continue à prendre

de l'expansion.

Mais, M.Fortier ne se considère pas forcé de maintenir le statu quo des minorités françaises. «A part de corriger les tendances négatives, nous devons nous occuper de la création de nouveaux droits, de nouveaux services gouvernementaux en français. a-t-il dit.

Selon le nouveau commissaire qui occupe ce poste depuis deux mois à peine, le rôle des tribunaux, tout en étant de grande importance, n'est pas déterminant sur le plan sociologique. Pour lui, les moyens essentiels de la résistance à l'assimilation se trouvent dans les écoles, la radio, la télévision, les journaux, bref tous les instruments de socialisation.

M.Fortier, le premier francophone à occuper ce poste,

se disait satisfait des engagements officiels du gouvernement Mulroney du discours du trône.

Il craignait, a-t-il admis lors d'une entrevue privée à la fin de la conférence, que les affirmations de M.Mulroney, lors de la campagne électorale, en faveur d'une continuité de la politique de promotion du bilinguisme dans la fonction publique fédérale, étaient trop localisées au Québec pour constituer un effort réel ou prioritaire du nouveau gouvernement fédéral.

Il s'est déjà réjoui du fait que René de Cotret, le nouveau Président du comité du trésor, ait été désigné par M. Mulroney ministre responsable de la politique linguistique dans la fonction publique.

Lorsqu'on lui a demandé s'il considérait que son

De Grandpré parle de dynamisme et de concurrence

ALAIN BELANGER

M.Jean de Grandpré, président du conseil d'administration de Bell Canada Entreprises et chancelier de McGill, était le conférencier invité du dîner-conférence annuel de l'AIIESEC-McGill, vendredi dernier au Centre Sheraton. Dans son allocution, M. de Grandpré a insisté sur l'importance pour les entreprises canadiennes de faire face de façon plus dynamique à la concurrence étrangère, et a désapprouvé le recours à des accords bilatéraux en matière de libéralisation du commerce (tel que celui présentement discuté entre le Canada et les Etats-Unis) qui désavantageraient certains pays au profit de d'autres. Pour M. de Grandpré, la libéralisation

devrait être à l'échelle de la planète et les industries canadiennes ne devraient compter que sur leur dynamisme pour y faire face.

Notre chancelier a aussi glissé quelques mots sur ce qu'il percevait être les carences les plus graves des finissants universitaires d'aujourd'hui, à McGill comme ailleurs: une incapacité de communiquer oralement de manière claire et concise, mais plus encore celle d'écrire de façon décente. D'après M. de Grandpré, les employeurs d'aujourd'hui font face à des étudiants à la grammaire et à la syntaxe plus que chancelantes. Une lecture rapide de l'édition française saura vous convaincre que l'exception fait la règle!



Exclusif

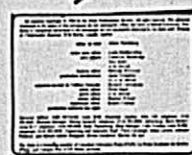
en page 8:

Un article

sur le

Goncourt '84

Marguerite
Duras



Petites annonces

Ads may be placed through the Daily, Room B03, Student Union Building, 9 a.m. to 3 p.m. Deadline is 2:00 p.m. two weekdays prior to publication.
 McGill students: \$2.50 per day; for 3 consecutive days, \$2.00 per day; more than 3 days, \$1.75 per day. McGill faculty and staff: \$3.50 per day. All others: \$4.00 per day. *Exact change only, please.*
 The Daily assumes no financial responsibility for errors, or damage due to errors. Ad will re-appear free of charge upon request if information is incorrect due to our error. The Daily reserves the right not to print a classified ad.

341 — APTS., ROOMS, HOUSING

Apartment to sublet, corner of Jean Talon and Park Ave. Spacious 4-1/2, clean, hardwood floors, \$355 (heating included). Call 273-4908.

For serious person, room, includes kitchen

facility. 5 min. walk to campus, Royal Victoria Hospital. Facing park. Tel: 843-5703.

Female graduate student looking for place to share with other students, graduates preferred. Please call 845-2517.

Sublet — big, clean, heated 6-1/2. Fantastic location — Mountain St. below Sherbrooke. \$620/mo. Close to shopping, nightlife. Get out of the Ghetto! Call 849-4905.

354 — TYPING SERVICES

Theses, reports, resumés, etc. 16 years experience in both languages. Rapid service. \$1.50/double spaced. IBM. (2-minute walk from McGill). Mrs. Paulette Vigneault, 288-9638.

Typing. Professional, punctual, and reliable — All student and faculty papers in English, French, Spanish — on IBM Selectric III — 2 blocks from

campus — 849-9708 before 8 pm. (Try weekends too).

Professional typing — term papers; theses; resumés; letters, application forms; etc. Quality work, extremely competitive rates, quick service. Selectric II typewriters — 3 typists. Location — 1410 Stanley, Room 410—844-3909.

Typing fast, efficient and reliable. Located in the McGill Ghetto \$1.30 per page. 844-7957.

Typing IBM Selectric. 1.50/page. 845-0004 (after 4pm or leave message).

Typing — French and English—S.G. Selectric 50% cash deposit on all jobs—849-3913.

356 — SERVICES OFFERED

90% Don't Know How. Learn to utilize the vast, untapped areas of your mind, through hypnosis. Improve your memory and grades. Call Dr. N. Schiff 935-7755.

Don't have a way with words? University lecturer offers proofreading & editing services at reasonable rates. French, Spanish spoken. 849-8954 after 7pm.

Research Papers! 306-page catalog — 15,278 topics! Rush \$2.00. Research, 11322 Idaho N°. 20617B, Los Angeles 90025. (213) 477-8226.

Word Processing Service. Perfect for term papers, long documents and repetitive letters. Letter-quality printout. Student rates available. Downtown area. Phone 934-1455.

Willing males for student haircuts \$5.00. Wednesdays at 5pm at Estetica 2195 Crescent. Call 849-9231.

Engineering Ski Week! Jan 1-6, Sugar Loaf. \$194.00US. Includes: Transportation, Lift tickets, Condominium and lots of après ski parties. Call: Rob 488-3068, or Joe 684-7833.

Attention graduating students, for less than 18 X 10 you can have negatives of your grad photo to make reprints at a reasonable cost. Call Richard evenings 688-1589.

Metropolitan News 1248 Peel St. Papers, magazines, fashion publications from all over the world, needs help. Apply in person. Sunday New York Times available all week long. Toronto Star, Ottawa Citizen available same day.

Submit an excellently written paper! Proofreading and editing service offered by McGill grad. Specialty: Theses by foreign students. Reasonable, reliable. Phone Susan at 325-2368.

361 — ARTICLES FOR SALE

Double bed, mattress \$68; tables, chairs \$10-\$30; lamp \$25; chest of drawers \$30; bookshelf \$25; TV \$50; electric rollers \$25. After 7pm 288-2657.

Vancouver for Christmas: One way ticket from Montreal to Vancouver for sale, departing December 21 at 7:00pm. Phone Deborah at 931-5978.

Dresser, 9 drawer \$25, 392-4445 (Sophia)

Super 8 movie camera: Canon 1014AZ 7-70mm Zoom, \$600. Auto winder 2 for Olympus Cameras \$90. Both articles brand new. After 6pm: 937-2989.

'75 Firebird, mechanically excellent condition (Pirellis included), low mileage, only serious parties need call, \$950, 487-1905.

Display phones by Northern Telecom. Integrated data Terminal and telephone. Access to University mainframe from your home plus many public data bases. Reasonable prices. 691-3901/671-3792.

For sale: Technics Bell-driven turnt, 2 yrs. old. Make me an offer. Call Michelle at 286-0976. Keep trying.

365 — WANTED TO BUY

Wanted: Your old toys. Metal cars and airplanes (Dinky, Corgi, Matchbox) trains, robots, wind-up toys, Barbie dolls, etc. For good deals call 626-9314 evenings.

S-100 Bus computer wanted, or parts thereof. 482-9144 late afternoons and evenings. "Freedom" or "Freedom to Invest" — make the distinction!

367 — CARS FOR SALE

FIAT 128, 1978, 1200cc, 90,000 Km. A1 condition, \$1100, call Andrew 931-6491.

372 — LOST & FOUND

Lost — Ladies Seiko Quartz watch. Reward offered. Please call: 286-0219.

Lost Gold earring on lower campus near MacDonald Engineering Building. Sentimental value. Call 933-8138. Reward.

2 pairs glasses found. Pick up at Students' Society reception desk, Union 105.

Ms. Denise Marie Thompson—found your Alberta's drivers license. Call Stan at 637-2224 during the day.

374 — PERSONAL

There are only 10 issues left of the McGill Daily until the winter break. get your ads in now! (Issues Nov 15, 19, 21, 22, 26, 28, 29, Dec 3, 5, 6)

Nightline student volunteers are available for conversation, information... at 392-8234 weeknights from 21:00h to 3:00h and Sat. and Sun. from 18:00h to 3:00h

dear Canada: I like the Red & White Revue. If you buy a ticket I will be happy. So go ahead...make my day! "Dirty" Harry Callaghan.

383 — LESSONS OFFERED

Singing lessons/leçons de chant, ear training. Experienced bilingual teacher. Near McGill. Reasonable rates. Call 844-9633. evenings or weekend

385 — NOTICES

FREE LECTURE: Learn how to utilize vast untapped areas of your mind; develop a super memory. Nov 7th, 8:15pm. Call for reservation. Dr. N. Schiff. 935-7755. 1538 Sherbrooke West N°. 710.

Anglophone Students, from province of Quebec, needed for social psychology study. One session. Leave name and phone number at 392-4698. Say it's for Jeannette's study.

Wanted: one Bob Schnapps. Description — blonde, ladies man, 4 legs. When seen Bob Schnapps says "Lookout for the MASH BASH on Nov 23rd — Union Ballroom"

You can use the McGill Daily classifieds to rent your apartment, sell your old skis, say happy birthday to a friend, notify people of events... and they really work!

Special PGSS Council Meeting: November 21st, 5:45pm, Thompson House: Student Society relations (Grace Permaul will address council); PRAE Report; PGSS Membership; other business.

389 — MUSICIANS WANTED

Love Gilbert & Sullivan? We need a pianist for Saturday Rehearsals of McGill Savoy Society's Feb. production of RUDDIGORE. Phone evenings: Sharon—483-5109; Martin—286-0935.

Grand Special

Salon Ralph
Women's & Men's Hair Stylists

Extra Special



\$10 for him

Perm or modelling,
\$20



\$14 for her

Shampoo, cut, wash & blow dry

680 Sherbrooke
(corner University)

(closed Saturday)

844-9688

FUTONIA
futons



Discount for students!

220 Laurier Ouest, Montréal 270 8175
370 Duluth Est, Montréal 843 4739

MCAT-LSAT GMAT-DAT

Preparation courses

in
Montreal
(514) 287-1896

Toronto
(416) 967-4733

STANLEY H. KAPLAN
EDUCATIONAL CENTER

GEM & MINERAL CLUB MONTREAL SHOW

Displays, Dealers, Lapidary, Jewelry, Museum Exhibits, Gem & Mineral Identification, Silverwork, Demonstrations, Door Prizes, Raffle, Snack Bar

Nov. 16: 7pm-10pm Adults: \$3.00
Nov. 17: 10am-7pm Students &
Nov. 18: 10am-6pm Seniors: \$1.50

MASONIC MEMORIAL TEMPLE

2295 ST. MARC, MONTREAL

SHOW CHAIRMAN: SUSAN KING (514) 695-4905

VICE CHAIRMAN: PAT & JOHN FRANKLIN (514) 695-4873

SALON DE BEAUTÉ SALLY

2085 Union, Mezzanine 3
Metro McGill, 845-3109

— coupe et mise en plis - femme	\$16.00
— coupe et mise en plis - homme	\$10.00
— épilation	\$10.00
— électrolyse	\$10.00
— facial	\$19.00
— ongles acryliques	\$25.00

CHASSIDIC VIEWPOINTS ON ISRAEL MYTHS & REALITIES

Guest Lecturer: Rabbi Y. Minkowitz
DEAN OF BETH RIVKAH ACADEMY
Tonight Wed. Nov. 14 — 7:30pm

FOOD FOR THE BODY FOOD FOR THE SOUL

Guest Lecturer: Michel Abehsera
RENOWNED EXPERT IN HEALING ARTS (NATURAL DIET, ACUPUNCTURE)
AUTHOR OF SEVERAL BEST SELLERS IN THE FIELD
Thurs. Nov 29 — 7:30pm

CHABAD HOUSE
3429 PEEL ST.
842-6616

WHY
PAY MORE
FOR THE SAME

\$69
FRAME & LENSES

(S.V. ± 6.00 sph)

Armand Assayag o.o.d.
Opticien d'ordonnances

1251 McGill College
5883 Côte des Neiges

Tél.: 861-4950
Tél.: 342-2418

Students ID Required

L'économie à repenser

La remise en question de certains programmes sociaux peut paraître choquante mais en fait, elle constitue le geste normal d'un nouveau gouvernement (massivement appuyé par la population canadienne) qui en suit un qui n'a pas vraiment affirmé d'aptitudes particulières dans la direction de l'économie.

Les éventuelles coupures ne toucheraient cependant pas les soins médicaux. Ce qui montre bien qu'il ne s'agirait pas d'un geste radical d'une droite intraitable mais plutôt d'une décision sensée et responsable.

En effet, le conservatisme de Brian Mulroney respire d'un certain civisme et d'un bon sens s'éloignant d'une politique économique *reaganienne* d'abstraction des plus démunis ou d'un «anarchisme de droite» à la Pierre Lemieux, qui ne laisseraient les relations entre individus être régies que par la rationalité des lois du marché. Loin de tendre vers un Etat minimal malgré une volonté avouée d'une redéfinition du rôle de l'Etat dans l'économie, l'on sent un désir de faire subir au pays une sorte de mue économique qui, parallèlement à une meilleure gérance des affaires étatiques, encouragerait l'entière activité canadienne vers l'aboutissement de la troisième révolution industrielle, basée sur l'électronique et les communications et délaissierait les résidus de la première (sidérurgie, textiles, etc), non rentables et nocives à plus ou moins long terme aux entreprises comme aux ouvriers. Le maintien artificiel de ces entreprises désuètes ne fait que repousser des suppressions complètes et inévitables d'emplois. La perspective du recyclage pour l'ouvrier sera d'autant plus bouleversante qu'elle est retardée.

L'entrée en fonction d'un Mulroney négociateur, disposé à discuter avec la population et ses intermédiaires, a injecté sur la scène politique une bouffée d'air frais qui a allégé une atmosphère déjà lourde. Le gouvernement peut évidemment à tout moment fermer la porte et imposer son pouvoir; mais simplement d'avoir exprimé l'intention est déjà bien davantage que tout ce que le précédent gouvernement avait fait durant les quinze dernières années.

La qualité de négociateur du premier ministre pourra aussi, dans une certaine mesure, susciter un élan de participation dans la population qui, pour une rare fois, pourra s'exprimer et être possiblement écoutée. Et pour légitimer le système quoi de mieux qu'une communauté impliquée? Mais lorsque l'on accepte la simple notion politique qui veut qu'une population s'intéresse d'autant plus à la structure gouvernementale que celle-ci exige d'elle une forte contribution monétaire (par les taxes), il est logique de croire qu'une société où l'importance de l'appareil étatique sera amoindri engendrera moins d'intérêt encore chez ses membres, aussi rarement confrontés qu'ils le seront à leurs institutions.

Ce transfert de compétences du secteur public au privé ne vient qu'assainir l'état du système dans son entier et n'inspire en rien, une confrontation fondamentalement différente des problèmes sociaux des jeunes, par exemple. Le *statu quo* est maintenu et en autant que les présentes solutions (projets d'emplois temporaires, programmes d'uniformisation des chances, etc) n'apportent aucun résultat valable, rien ne laisse croire qu'une simple privatisation des sociétés et une rationalisation des dépenses changeront la situation des milliers de jeunes Canadiens confrontés à un sombre avenir.

En fait, les changements du gouvernement conservateur ne viendront redresser la situation que pour les présents participants et les quelques rares milliers qui auront empli les diplômes pour être mieux absorbés par le système. Les autres, déjà intégrés dans une sphère marginale qui s'étend, à des degrés différents, de la prostitution juvénile au vol, de la drogue à la violence, continueront à désespérément subir les autres pressions du monde moderne, la moindre n'étant pas la publicité folle et abrutissante pour une consommation effrénée, minable palliatif pour celui qui souffre l'anonymat et ne connaît la valeur des choses.

Face à un tel contexte, plutôt que d'espérer la révolte violente de cette génération marginale (qui nécessiterait un élan collectif pratiquement impossible et qui n'aboutirait de toute façon à rien), il faut plutôt se demander quand et comment l'Etat s'arrêtera à ce groupe qui représente autant son avenir que le reflet de son profond malaise. Le moyen le plus prometteur, sinon le seul, présuppose une décentralisation massive, non seulement aux gouvernements provinciaux mais surtout aux comtés et aux municipalités. Cette vague notion de «communautarisme» n'excluerait pas nécessairement les forces équilibrantes des lois du marché ni l'influence stimulante de la rémunération proportionnelle au rendement.

En recherchant l'implication de l'individu dans sa propre collectivité, on réussira à lui faire accepter et soutenir un système global s'étendant à d'autres sphères. L'effet pourrait aussi bien être une légitimation de l'Etat (décentralisé) qu'une responsabilisation de l'individu, concrètement confronté à la nécessité de son action pour le maintien et l'amélioration de son bien-être, mettant ainsi un frein à un mouvement de défection-tout-en-profitant-des-bénéfices.

Pour ce qui est du moment, les espoirs sont moins roses. Pendant que la nécessité d'une décentralisation est étudiée, le temps continue à s'écouler. Comme les palliatifs sont tentants, on pourrait attendre bien longtemps. Et ce ne serait qu'étrier un peu plus la mèche d'un pétard qui reste malheureusement allumé.

ASTRID BUCIO
RICHARD LATENDRESSE



L'origine et l'utilité de l'identité et du nationalisme

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

La Rochefoucauld

Il n'y a rien de plus fondamental au besoin de chacun, de plus capital à l'épanouissement de tout individu, que de se doter d'une certaine identité.

Cette identité, issue de milliers d'éléments venant de sources à la fois imposées et choisies, et à plusieurs égards en constante évolution, donne à toute personne sa pierre d'assise, son rôle de participation dans la société.

Eut égard aux sources choisies de la formation de l'identité, tout être humain est libre de se définir. Il décide, de son propre chef, ou bien d'un manière active ou bien passive, à quel groupe il appartient, ou (plus rarement) s'il appartient à un groupe. S'identifierait-il au courant dominant ou marginal, local ou régional, extrémiste ou modéré, contemporain ou passéiste, ou encore à quelconque autre étiquette de son choix? Il s'agit d'une décision prise dans ses meilleurs intérêts, peu importe comment il les définit, dont les noms descriptifs comprennent un libellé aussi vertigineux que celui offert aux fins de l'auto-identification. Ces intérêts prendront, désormais, la forme de principes édifians dont la mise en oeuvre, — qu'il préconisera — rendrait, d'une manière ou d'une autre, la société plus vertueuse.

Et il en est ainsi pour tout peuple. Car ce dernier n'est forcément qu'une entité artificielle de composantes nombreuses qui se lient par une base commune de définitions de leurs identités respectives.

Cette base commune, au fond de tout peuple, jouit du point de ralliement de son ensemble. Puisque nul groupe autonome de personnes ne peut avoir les intérêts identiques, il est impossible qu'un regroupement entier d'individus puisse avoir une base commune homogène dans une société. Autour des éléments dissidents se formera une base commune dominante ou même majoritaire.

Le degré de l'intensité d'imposition de la base commune sur l'ensemble de la société déterminera le niveau de paix sociale.

Et voilà où nous pouvons constater les effets positifs du nationalisme, cette imposition de la base commune sur l'ensemble de la société. Le nationalisme peut, à tout le moins, être la source de fierté d'un peuple, de genèse de la culture, de mobilisation en vue d'objectifs collectifs, et d'une réévaluation soutenue de la justice sociale.

Nous avons trop tendance en ces jours de conflits séculaires comme ceux qui ont cours en Inde, en Irlande, et en Iran, ou en constatant les conflits raciaux en Afrique du Sud ou au Cambodge ou peut-être même à cause du souvenir des régimes fascistes, de discréditer les mouvements nationalistes comme un phénomène rétrograde ou néfaste au bien-être de la société. C'est là un argument précaire et gratuit.

Ce ne sont pas des exemples de nationalisme, mais plutôt de fanatisme, d'obéissance aveugle et d'oppression. Nous pouvons y percevoir les éléments néfastes venant d'un excès de nationalisme. Dans cet excès, nous remarquons aisément les effets négatifs d'un nationalisme exagéré: la xénophobie, la croyance dans la supériorité d'une race, l'adoration absolue pour un Etat ou un chef d'Etat.

Par la crainte de l'excès, devons-nous supprimer les avantages du nationalisme? Si nous répondons dans l'affirmative, par quelle parité de raisonnement pouvons-nous justifier l'encouragement des politiques du capitalisme ou de l'Etat providence, de l'industrialisme ou de l'environnementalisme ou maintes autres qui, si l'une d'entre-elles était appliquée de manière fanatique, nous mettrait tous en péril. D'ailleurs, c'est le cas dans plusieurs états à l'heure actuelle. Si nous sommes assez mûrs politiquement pour nous donner un sage équilibre dans la mise en oeuvre de ces politiques, pourquoi pas en ce qui a trait au nationalisme?

Mais, nous ne devons jamais perdre de vue que le nationalisme, étant un degré intense d'imposition de la base commune d'individus qui en font partie sur l'ensemble de la société, est un moyen pour ces personnes de promouvoir leurs intérêts. Ces intérêts élus peuvent être dévalorisés par d'autres venant d'un ordre social qui les transcende, et qui sont partagés universellement.

JEFFREY EDWARDS

La morale serait-elle éclectique?

PASCALE LANGLOIS

La justice est à la morale ce que le dictionnaire est à la culture. Le droit est le fondement de toute l'éthique et la morale de la société. Dictée par la conscience et la raison, la loi exprime un idéal, une norme. La justice est un principe moral régissant les rapports dans la communauté.

Voilà en quels termes la culture (le dictionnaire) traite de la justice. Et c'est sans doute à la lumière de ces énoncés que le jury assigné au procès du Dr. Morgentaler a rendu son verdict. Parmi d'autres pièces, le jury a en effet consulté un dictionnaire lors de sa délibération...

La justice fait beaucoup parler d'elle et a soulevé bien des réactions d'ordre moral - une redondance qui ne devrait pas être, vu la nature même de la justice.

Les cas soumis devant l'établissement moral ne sont pas toujours aussi limpides que la condamnation

de Colin Thatcher, une fois que la couronne eût démontré qu'il avait prémédité le meurtre de sa femme à plusieurs reprises.

On se souviendra de la dame d'un âge respectable acquittée en Colombie Britannique (décembre 1983) du meurtre de son mari, après que l'on eût fait valoir durant le procès que la mari en question battait sa femme depuis belle lurette, avec le témoignage des enfants à l'appui. Au bout du compte, le jury avait conclu qu'elle le lui devait bien et que justice était rendue.

L'établissement juridique a donc deux pôles éthiques, et selon le cas, l'un prévaut sur l'autre. D'une part la stricte application du corps des lois, en terme de conformité ou de transgression; de l'autre, la raison et la considération humaine.

Si dans ces deux affaires d'homicide la justice a fait écho à l'éthique et la morale de la société dans son choix de pôle, d'autres cas questionnent la cohérence et le poids d'autres considérations de l'appareil juridique. Au cours du procès de l'in-

specteur en chef de la brigade des stupéfiants de la police de Montréal, Henri Marchessault, le plaidoyer de son service irréprochable pendant une quinzaine d'années et la considération de problèmes personnels l'ayant anénié à commettre un délit n'ont nullement adouci ou affecté celui de la transgression et de la faute, vu ses fonctions. C'est strictement ce facteur qui lui valut la peine exemplaire de 14 ans de prison. A l'inverse, dans le récent procès des deux policiers impliqués dans la fusillade de Rock Forest, ce qui prévalut ne fut non pas l'erreur, ni la marge de l'erreur, la mort d'un innocent, mais le bon service et la bonne foi des policiers qui avaient la certitude illusoire d'être en légitime défense. Si le jury les a acquittés à l'unanimité de cinq chefs d'accusation, c'est que la justice présentait l'affaire sans équivoque ni litige, en sens unique.

La morale serait-elle éclectique?

Quand on ne sait plus, a priori, qu'est-ce qui prévaut sur quoi dans le contrat

social, quand l'édifice morale suscite des incertitudes, comment peut-on ressortir le dossier de la peine capitale? D'autant plus quand on ressort en même temps des dossiers d'erreurs judiciaires...

Outre les pôles et les priorités éthiques de la justice, le cas du Dr. Morgentaler soulève des questions plus profondes sur le fondement même de la justice.

Pour la quatrième fois, un jury fait la loi, rend justice au Dr. Morgentaler en l'acquittant d'une transgression pour le bénéfice des femmes et de la communauté. Voyez l'acrobatie: la justice (l'établissement moral) est transcendée par la morale de la société. La loi prévoit la défense de nécessité pour reconnaître un droit non considéré formellement comme une liberté parce que non sanctionné par la force publique.

Malgré le signal répété de la désuétude de la loi concernant l'avortement qui ne

correspond plus aux valeurs de la société, les instances politiques refusent d'ajuster la loi en conséquence. Cette résistance est immorale (non conforme à la morale) et sape la prétention première de la justice.

Quand le politique abdique devant des droits évidents, quand l'établissement juridique ne répond plus à la morale de la société, il est permis de se demander à quoi rime le contrat social. Et quand on commence à douter, on ne répond plus de rien...

Nous assistons à une hérésie juridique et éthique. Il est impératif d'enchâsser des dispositions relatives à l'avortement, de sorte à en faire un droit et une liberté. Comment cela peut-il se heurter à des protestations, puisque reconnaissance implique liberté, et non imposition ou interdiction. Comment un segment de la population peut-il refuser obstinément cette liberté aux autres! Voilà une aberration aussi grave.

Le fascisme inavouable: le cinéma de la

MICHEL-ADRIEN SHEP-PARD

(PREMIER ARTICLE D'UNE SERIE DE TROIS)

Berlin-Ouest, août 1977. Je suis dans un cinéma sur le grand boulevard Kurfürstendamm où l'on présente le documentaire d'Alain Resnais *Nuit et Brouillard* (1955), sur Auschwitz.

En RFA, commence à peine ce que les Allemands appellent pudiquement *Vergangenheitsbewältigung* (la confrontation morale avec leur passé récent). Confrontation déchirante: cela risque de ranimer trop de souvenirs si longtemps refoulés, de rouvrir tant de plaies profondes, en posant la question de la responsabilité de l'individu face aux atrocités fascistes et de la complicité du bon citoyen ordinaire dans la barbarie organisée.

Dans la salle, nous sommes une cinquantaine, la plupart ont plus de 60 ans. Peut-être d'anciens soldats, fonctionnaires nazis, ou du moins, écoliers inscrits dans les jeunesse hitlériennes.

Les images d'une «terrible délicatesse», comme le disait Truffaut à propos de l'oeuvre de Resnais, ne commentent ni ne condamnent; la caméra s'arrête, comme indécise, dans les structures aujourd'hui abandonnées du camp d'Auschwitz, reconnaissant ses limites, ne sachant plus sur quoi se concentrer dans cet endroit désormais poussiéreux que le monde préférerait effacer de sa conscience. Comment faire comprendre par des images ce qui s'y est passé? Comment faire sentir les hurlements, les derniers soupirs des victimes enfermées dans les chambres à gaz au moment où les portes se referment, scellées hermétiquement?

Et la voix du narrateur, cette voix

sans émotion, une voix décharnée et absente qui vous torture les tripes:

«...mais vous devez savoir... avec les os... ils font des engrais... Avec les cadavres... mais on ne peut dire plus... avec les cadavres, ils essaient de faire... du savon. Quant à la peau des victimes...»

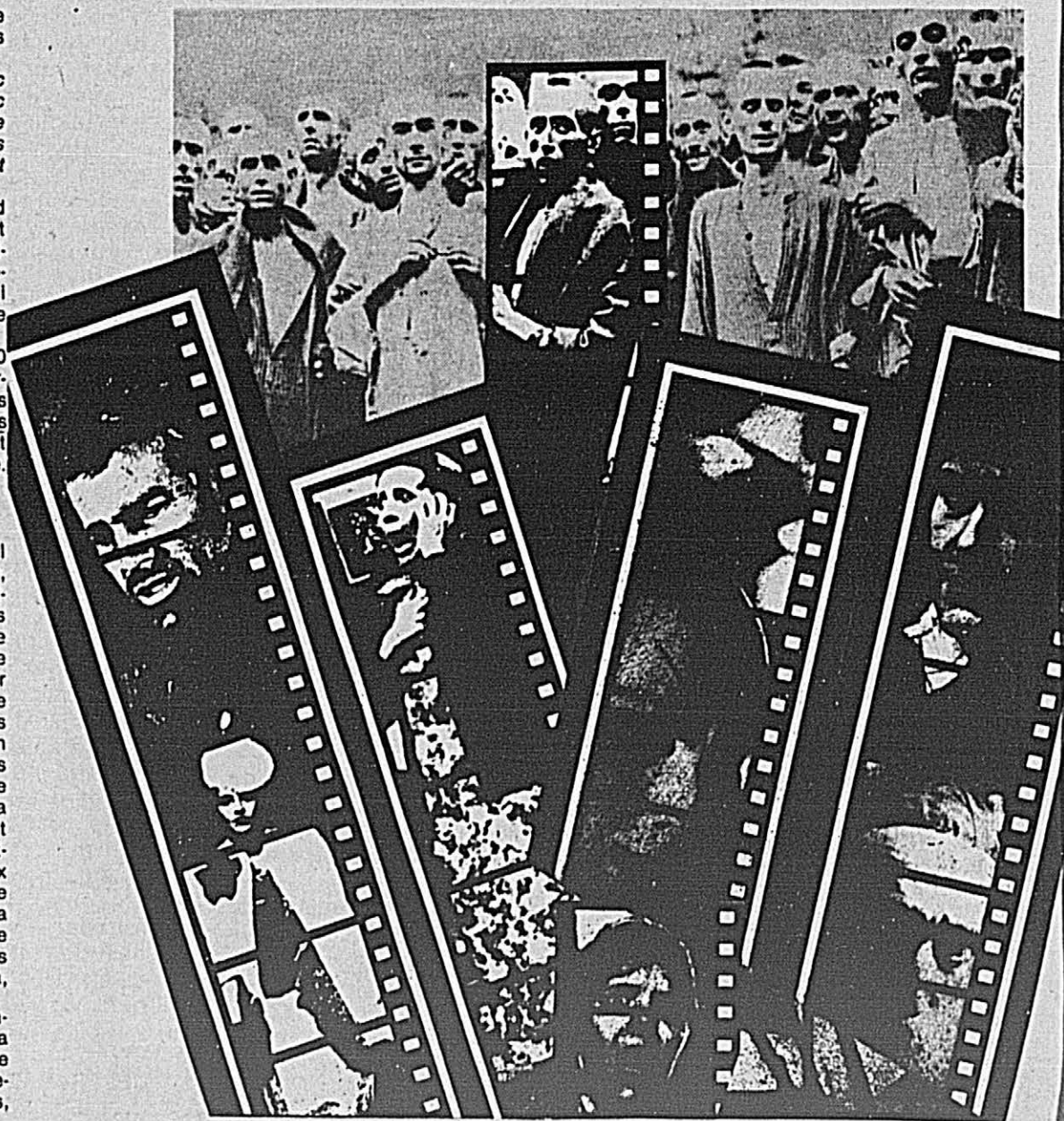
La caméra montre le plafond d'une chambre à gaz. Mais que sont ces sillons? Le narrateur nous explique: ce sont les empreintes profondes laissées par les victimes qui égratignaient le plafond dans une ultime tentative de s'échapper.

A la fin du film, pendant 10 minutes, aucun chuchotement, personne ne se lève, comme si tous étaient sidérés par des images qu'aucun cinéaste allemand n'avait jamais osé leur flanquer à la figure.

En Allemagne, le passé ne finit jamais

Les limites du cinéma, lorsqu'il s'agit de traiter du Reich hitlérien, sont clairement définies. La panique, celle que j'ai ressentie dans cette salle de Berlin-Ouest, a une raison. Il nous est impossible de soutenir la vue de ces scènes car elles agissent sur notre conscience par la paralysie de toutes nos facultés. La dose est trop forte, on n'absorbe plus. Pour les Allemands à côté de moi, dont la plupart se voyaient confrontés pour la première fois avec ce qu'on avait fait au nom de leur nation (ou peut-être que quelques-uns d'entre eux avaient fait), c'était sans doute l'overdose visuelle et émotionnelle. La conscience collective de l'Allemagne cache trop de scories refoulées. Qui y touche, s'y brûlera, s'il n'y va pas doucement.

Le cinéma allemand contemporain, lorsqu'il s'est penché sur la question du fascisme, a buté contre de nombreux obstacles, non seulement techniques et historiques,



Corto Maltesse dans une Venise mystérieuse

SOPHIE BEAULE

Pratt, Hugo. *Corto Maltesse: Fable de Venise*. Journal: Hugo Pratt et Casterman, 1984.

Derrière la Venise du tourisme et du poète, se cache une Venise mystérieuse, occulte, fantastique...

«Il y a à Venise, trois lieux magiques et secrets: l'un dans la «Rue de l'amour des amis», le deuxième près du «Pont des merveilles» et le troisième dans la «Calle del Marrani», près de San Geremia, dans le Vieux Ghetto. Quand les Vénitiens - parfois ce sont des Maltais - sont fatigués des autorités, ils vont dans ces lieux secrets et, ouvrant les portes au fond de ces cours, ils s'en vont pour toujours vers des pays merveilleux et vers d'autres histoires...» (1)

Hugo Pratt, en nous offrant ce dernier épisode de *Corto Maltesse: Fable de Venise*, nous invite à pénétrer dans son jardin secret fantastique. Peut-être bande dessinée que pour lui seul; l'histoire regorge de

détails mystérieux que seuls pourront capter les initiés ou ceux qui sont attirés par des forces occultes et marginales.

Si vous croyez aux fables, comme Corto Maltesse, si vous vous intéressez à la Franc-maçonnerie, aux Templiers ou à la Pierre de Salomon, l'univers de Pratt vous envoûtera. *Fable de Venise* entraîne le lecteur dans une course au trésor, une Quête dans un monde où les lions grecs portent des caractères runiques et où la belle Hipadia est réincarnée. La Clavicule de Salomon, émeraude magique appartenant au mage Simon, est moins l'objet de cette quête, qu'un jeu où le héros exerce son pouvoir et sa foi dans le Merveilleux.



Corto Maltesse cherchant l'émeraude maléfique rencontrera les franc-maçons vénitiens, les mauvais sorts de la Clavicule et des ombres fantomatiques de l'Escalier des Rencontres. En somme, l'histoire délaisse la logique narrative pour s'attacher au pouvoir suggestif d'un univers fantastique.

Le merveilleux coup de crayon de Pratt correspond parfaitement au récit. Plans recherchés dans leur simplicité, couleurs pastels comme dans les vieilles histoires effacées par le temps, traits oubliant le détail au profit du mouvement et de l'impression. Corto Maltesse se retrouve esquissé comme les ombres peuplant la fable. Les décors deviennent flous, sauf en ce qui concerne les détails touchant la Clavicule, à l'instar des eaux troubles de Venise.

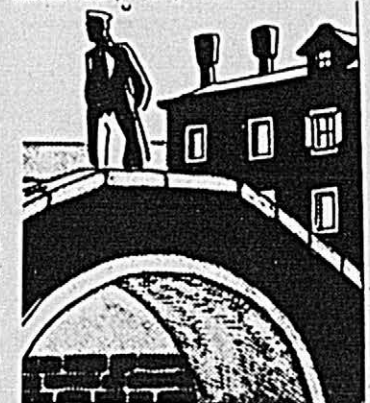
Fable de Venise s'avère ainsi un jeu. Plaisir ludique de raconter une histoire où le présent s'engouffre dans le passé mystérieux de nos mythes, plaisir ludique de se laisser submerger dans un épisode de vie éphémère et

gratuit. Plaisir de construire le rêve derrière les couleurs et les traits noirs figés sur le papier.

Hugo Pratt nous introduit à cette «merveilleuse aventure» (2) en nous présentant une partie de son enfance, passée dans le Vieux Ghetto juif de Venise et ses instants de vie reliés à l'univers de la Reine de Saba, de Salomon et des diables. Il y ajoute des dessins de Ruskin - lui aussi séduit par le parfum trouble de la Sérénissime, de même que le manifeste franc-maçon ainsi que leurs armoiries. Enfin, il donne des exemples de formules magiques, d'amulettes et pierres gnostiques. Bref, une introduction qui séduit, montée par un créateur qui aime: la *Fable* n'en a que plus de pouvoir.

Le Jeu prend-il fin avec le récit? Non. Corto Maltesse - ironie ou magie du rêve - trouvera l'émeraude dans sa poche, quittera l'histoire pour un autre rêve-jeu. Le lecteur, comme le héros, aura connu un univers ludique parallèle. Hugo Pratt nous souffle, à travers Maltesse: «il ne me reste plus que la possibilité

de poursuivre cette farce merveilleuse. Offrir aux autres la même quête. Toi, Corto, tu es une des personnes les plus indiquées pour être prise au jeu, Toi, l'éternel fainéant, l'ingénu Don Quichotte de quatrante ans, le séducteur frustré et frustré, le parasite romantique, peut-être même sentimental, toi, tu auras ac-



cepté immédiatement mon invitation...» (3)

En espérant qu'Hugo Pratt nous conviera à d'autres farces, d'autres balades sur des mers salées et lointaines...

(1) Hugo Pratt. *Fable de Venise*, p.110

(2) p.100

(3) p.99

Vergangenheitsbewältigung en RFA

mais également psychologiques et politiques. En Allemagne, où un nombre incroyable de membres du parti nazi, y compris des criminels de guerre notoires, sont devenus députés, ministres, président de la République, professeurs, juges, membres puissants d'une haute bourgeoisie grotesque (ou qui le sont toujours restés), arracher le passé à cette amnésie collective voulue signifie souvent une attaque radicale contre l'ordre établi. On s'expose à des formes subtiles d'ostracisme, à l'opprobre des «bien-pensants» (surtout de la droite «chrétienne-démocrate»), à l'incompréhension.

C'est pour cela que peu de cinéastes ouest-allemands ont monté des films historiques, avec développement chronologique, analyse sociale des racines du phénomène fasciste dans la crise de l'économie capitaliste des années 20 et 30, et dénonciation de ses conséquences pour la société contemporaine. En revanche, le cinéma allemand a trouvé des chemins plus détournés: soit le didactisme mélancolique, où l'individu est tenu de porter un poids personnel de résistance au mal, jusque dans l'isolement et le désespoir d'une conscience malheureuse; soit le surréalisme outrancier à la Hans-Jürgen Syberberg, qui a produit une longue allégorie kaléidoscopique sur la «condition allemande», où l'on se perd en tant que spectateur, faute de bornes pour nous guider à travers une jungle visuelle indigeste (*Hitler, ein Film aus Deutschland*).

Allemagne propre/Allemagne blafarde

Dans la première catégorie, on pourrait mettre trois films tournés par des femmes: *Deutschland, bleiche Mutter* (Allemagne, mère blafarde) de H. Sanders-Brahms, 1980; *Die bleierne Zeit* (Les années

de plomb), de M. von Trotta, 1981; et *Malou* de J. Meerapfel.

Celui de von Trotta représente le mieux le malaise ressenti par les jeunes Allemands. Notamment, les deux personnages principaux, deux sœurs, deviennent malades lorsqu'elles voient le documentaire de Resnais, dont certaines scènes sont incluses dans ce film. L'une d'elles est féministe engagée, journaliste radicale, elle lit Sartre et Beauvoir, mais elle accepte de travailler à l'intérieur du système; l'autre, est une fille rangée et sage, qui rêve de devenir missionnaire. La crise de la confrontation des deux sœurs avec le passé allemand inavoué débouchera pour l'une d'elles (la missionnaire, paradoxalement) dans une remise en cause totale de la société allemande et dans son adhésion à un groupe terroriste, seule façon pour elle de manifester son refus de perpétuer le propos de la «nouvelle Allemagne propre». Ce film est fondé sur l'histoire réelle des sœurs Ennslein, dont l'une (Gudrun) s'est jointe à la guérilla révolutionnaire de la «bande Baader-Meinhof» dans les années '70 (les années de plomb). Gudrun fut assassinée par la police politique.

Chez Sanders-Brahms, ce sont les souvenirs de guerre douloureux d'un vieux couple qui montrent le vide émotif autour duquel la mythologie triomphaliste de la société de consommation ouest-allemande s'est construite; quant à Meerapfel, l'histoire qu'elle raconte est celle d'une jeune juive allemande obsédée par des photos jaunies et poussiéreuses de sa mère disparue et par la tristesse d'un cimetière juif abandonné.

J'inclurais dans cette catégorie un autre film, qui n'est pas disponible en Amérique, le documentaire télévisé, *Lagerstraße Auschwitz* (La rue du camp Auschwitz) de Ebbo

Remant (1979). Le narrateur rappelle continuellement aux spectateurs allemands que c'est «notre rue à nous». Ce film contient trois entrevues bouleversantes: trois anciens gardes SS du camp, condamnés à perpétuité, nous parlent calmement de leur boulot: l'ensevelissement de dizaines de milliers de cadavres tous les jours, l'odeur de chair brûlée provenant des fours crématoires, les expériences médicales sur des cobayes humains. Ce qui est troublant, c'est que ces trois vieillards ne correspondent nullement au stéréotype de la «blonde Bestie» (la brute blonde - les SS); ce sont des gens «normaux» qui suivaient des ordres, comme, semble dire l'auteur, pourraient le faire facilement vous ou moi, demain matin, sans y penser.

Les scènes d'entrevue alternent avec des images récentes d'enseignants hessols en excursion avec leurs élèves au musée historique sur le site de l'ancien camp. Le va-et-vient de la pellicule, dans le temps et l'espace, tend à effacer les distinctions entre hier et aujourd'hui, ici et ailleurs; il se veut un appel à la responsabilité sociale: les bourreaux fascistes ont des visages comme les nôtres, ils étaient hier à Auschwitz, Dachau, et Drancy, ils sont maintenant au Chili, en Afrique du Sud, au Zaïre.

Ce qui se cache sous la «normalité» allemande

A mi-chemin entre ces films d'un réalisme extrêmement dénué et les extravagances hallucinatoires de Syberberg, il faut placer *Die Blechtrommel* (Le tambour 1979) de Schlöndorff, d'après le roman de Günter Grass. Ce film traduit merveilleusement bien le baroque de Grass: une suite d'images hyperboliques, s'enchaînant toutes autour des péripéties du jeune Oskar dans la région balte de

Danzig/Gdansk avant et pendant la guerre. Oskar arrête de grandir par refus de l'univers adulte. Tout au long du film, il battra sur son tambour, dont les rythmes démoniaques viennent foutre la pagaille dans les affaires des grands.

Dans *Film Quarterly* (spring 1981), Schlöndorff écrit:

«Oskar is anathema to the bourgeois puritan mind — a dwarflike, immoral, abnormal child. I was convinced I had to show how very normal he is — neither good nor bad, and certainly not more monstrous than so-called normal people around him... I wanted to show monstrous things hiding inside 'normal' ones.»

Entre autres, comment le fascisme sait manipuler les frustrations psychologiques causées par la banalité de la vie petite-bourgeoise, et canaliser les désirs de devenir «quelqu'un d'important». Pour Schlöndorff, Hitler sut donner l'impression aux meutes réactionnaires de la rue qu'elles contrôlaient le destin de la nation.

Hitler-marionnette

Le film de Syberberg (*Hitler, ein Film aus Deutschland*, 7h30) est une méditation fantasmagorique juxtaposant l'exposé, la symphonie, le cirque, le rêve enfiévré, la musique de Wagner, des discours de Hitler, des marionnettes; le spectateur est inondé d'images tantôt grotesques, tantôt banales.

La figure de Hitler y est centrale: on voit Hitler-Chaplin; Hitler-peintre en bâtiment; Hitler-Hamlet avec un crâne gravé du mot «Jude» (Juif); Hitler-Napoléon, la main dans sa braguette; et Hitler-marionnette obéissant à la voix secrète du peuple dont il aurait animé les fantasmes les plus sadiques: bref, Hitler comme projection de toutes les pulsions sauvages et hystériques d'un peuple écorché par la Crise.

L'obéissance serait une composante de l'inconscient collectif allemand, dont la formation remonterait, selon l'interprétation de Syberberg, à la période du romantisme du XIXe. Par son obsession d'une transcendance héroïque du monde quotidien avec ses querelles banales et ses compromises, par son rêve d'une régénération spirituelle totale de la nation dans le feu rédempteur, le romantisme aurait planté les germes de l'irrationalisme chez les Allemands.

C'est une analyse un peu trop psychanalytique. Syberberg oublie que des intérêts puissants ont servi par Hitler et que sa montée s'explique par la panique de la bourgeoisie et des classes moyennes aux prises avec une crise sociale aiguë et par l'inertie du mouvement ouvrier face au terrorisme des escadrons nazis. Irrationalité, certes, mais elle a dû s'articuler sur des intérêts sociaux concrets pour permettre l'accès à un pouvoir des fascistes.

Cependant, la densité de ce «spectacle» crée une distance critique entre le spectateur et le film, et c'est son côté positif. L'utilisation de nombreux artifices (par exemple, la marionnette) éveille le scepticisme face à la démagogie pernicieuse et immunise contre l'illusion que «c'est fini». Syberberg insiste sur ce point lorsque Hitler-marionnette fait un long discours où il applaudit ses confrères d'aujourd'hui: Idi Amin, Ariel Sharon, les partisans de la peine de mort, les Nations Unies où siègent 110 Etats qui abusent systématiquement des droits de la personne et pratiquent la torture.

(La semaine prochaine. PARTIE II, CINEMA ITALIEN ET FASCISME: LE CRI DE LA CAMERA POLITIQUE)

Schefferville: un documentaire unique

DOMINIQUE DESLANDRES

Le dernier glacier de Roger Frappier et de Jacques Leduc. Une production de l'ONF. Avec Robert Gravel, Louise Laprade, Martin Dumont et Michel Rivard. Prochainement à l'affiche du cinéma Berry.

Un amour se meurt, une ville s'effondre. Raoul dit adieu à Carmen tandis que Schefferville plie bagage. Un rêve se dissipe, le rêve de toute une génération. Voilà ce que Le dernier glacier saisit sur le vif.

Roger Frappier et Jacques Leduc ont réalisé Le dernier glacier à toute vitesse. L'échéance n'était pas financière comme dans la plupart des films, elle n'était pas non plus sujette aux directives officielles, mais tout bonnement exigée par le sujet lui-même: la fermeture d'une ville, les témoins en partance.

A titre de documentaire, Le dernier glacier est d'un intérêt remarquable. Les réalisateurs ont essayé d'allier la fiction à l'observation; et c'est sans doute ici que le manque de temps frappe le plus durement. Car du point de vue des dialogues, voire du jeu des acteurs, le film est décevant. Michel Rivard est le seul à donner une interprétation authentique; malheureuse-

ment ses apparitions sont très courtes. L'objectif était d'intégrer la fiction à cette sorte de cinéma direct; une intégration au niveau du ton, des attitudes; on veut faire vrai; la tentative échoue. Mais peu importe le film-fiction: ce sont les interrogations que pose Le dernier glacier qui priment. Elles expliquent sans doute l'accueil chaleureux que le film a reçu en province, et qui l'attend sûrement à Montréal.

Avec la fermeture de Schefferville, les gens se retrouvaient en «situation de paroles» comme le disent les deux réalisateurs. C'est ce qui fait la richesse de ce documentaire. L'originalité des réalisateurs réside dans le choix des témoins et dans les thèmes abordés. Ainsi la parole est donnée aux enfants, qui donnent leur version de la tragédie, laquelle les touche autant que leurs aînés.

Le nord, notre Eldorado, notre rêve de liberté; «toute une économie macho» comme disent les réalisateurs, disparaît avec la fermeture de Schefferville; cette civilisation de «gros bras», cette société de frontière, s'effrite avec la déroute de Schefferville. Une ville-rêve, surgie en plein nord, pour les besoins d'une mine. La mine une fois abandonnée,

que deviendront les habitants? Et les enfants, nés là-bas, qui n'ont jamais vu le sud? Le sud c'est Matane, Québec ou Montréal... Ce pays qu'ils ont conquis de haute lutte contre les éléments, est devenu leur patrie. Ce pays du Moyen-nord, ils le disputent aux Amérindiens.



C'est en allant tourner à Schefferville, que R. Frappier et J. Leduc ont compris le racisme. Il règne là-bas un climat digne de l'apartheid, qui se reflète jusque dans la disposition de l'unique

école: il y a deux sorties; l'une pour les petits Blancs, l'autre pour les petits Amérindiens. Reproches latents de part et d'autre; méfiance réciproque; préjugés parentaux repris avec confiance par les plus jeunes.

Ce film de R. Frappier et de J. Leduc est plus le fruit d'une amitié que d'une simple coopération professionnelle. Il est un élan de sympathie à l'égard de la population déracinée de Schefferville, qui somme toute est le principal acteur du film. L'occasion de filmer à la fois les Blancs et les Amérindiens est la seule valeur du film. Malgré cela, Le dernier glacier demeure un documentaire unique sur les derniers moments de Schefferville.

Marijuana

SYLVAIN RHEAUME FORTIER

Si je vous disais que de la marijuana fut trouvée dans la valise d'un homme il y a deux semaines. Et puis si je vous disais que le gars était Richard Hatfield. Toujours rien? Maintenant sachiez-vous que Hatfield a la même

job que René Lévesque au Nouveau-Brunswick? Là par exemple...

Evidemment la réaction de tout humain aurait été de dire, comme il a dit, qu'il ignorait que cela s'y trouvait; que ce n'est pas à lui et que quelqu'un qui lui en veut sûrement. Premièrement, Hatfield, c'est pas Reagan.

Qui pourrait lui en vouloir? Deuxièmement, la gendarmerie royale du Canada a attendu était «en ville». Comprenez aussi que vous devez visiter dix hôpitaux, sept musées et cinq écoles primaires en l'espace de trois jours; ce n'est rien pour vous remonter le morale. Mais lorsque vous devez en plus être le guide touristique d'une femme qui porte exactement le même chapeau qu'il y a dix-huit ans, alors là, faut pas en vouloir au gars d'avoir voulu aller jouer de la harpe avec les anges pour une dizaine de minutes. C'est vrai qu'il a oublié ses fonctions pendant ces dix minutes; et c'est là le bobo.

Quant à moi, tout s'explique assez simplement. Il avait perdu son sac à pot, il y a quelque temps; il avait regardé dans le frigidaire, sous les plantes, sous les coussins, partout sauf... dans la pochette droite de sa valise! Alors quand il dit qu'il ne savait pas que c'était là, croyez-le: la dernière fois qu'il l'avait dans les mains, il était gelé ben dur. Il a vu sa valise trainer, il l'a serrée. Et c'est la police qui l'a retrouvée

près d'un mois avant de l'annoncer publiquement. Pourquoi? Pour s'assurer que c'était bien à lui...

La réalité aujourd'hui, c'est que sa réputation est en chute libre, si elle n'a pas déjà touché le sol. Mais efforçons-nous de bien comprendre les circonstances.

«Amadeus»: à la rencontre du talent

SOPHIE DUROCHER

Imaginez un film conçu comme un morceau de musique, avec le même élan magistral qu'une symphonie, la même puissance qu'un opéra ou le même souffle qu'un concerto, les mouvements s'unissant pour former un tout parfait où la moindre retouche équivaldrait à une dépréciation.

Imaginez ensuite que chacune des scènes de ce film soit pareille à un tableau, et que ces multiples tableaux fassent partie d'une fresque.

Reproduisez devant vos yeux le combat d'un homme avec Dieu, ses jalousies, son admiration et sa vengeance finale.

Vous sentez bien que ce qui se déroule en face de vous n'est plus du domaine de l'ordinaire, du commun. Vous venez d'accéder au monde des chefs-d'oeuvre et le souffle du génie que vous sentez passer soudain vous fait doucement frémir.

La musique que vous entendez est beaucoup plus que de la musique; les images plus que des images. Tout cela vous dépasse.

Vous venez d'entrevoir le monde d'Amadeus.

Précisons le tout de suite: Amadeus n'est pas

une quelconque adaptation de la vie de Mozart. Au-delà des faits et des dates c'est le portrait qui a été retenu, avec une certaine dose d'interprétation et d'exagération qui fait que l'on n'a vraiment pas l'impression de lire un manuel scolaire ou une encyclopédie.

Mozart n'occupe d'ailleurs même pas la première place dans ce film qui porte pourtant son nom; encore une fois Amadeus aura évité la facilité en préférant nous raconter Wolfgang, sa vie, sa gloire, sa chute avec les mots et les vues de son ennemi le plus cher: Sallieri.

La victoire de l'un est la défaite de l'autre; ce que l'un gagne en gloire, l'autre le perd par humiliation.

Cette haine mêlée si intensément à l'admiration, cette trahison qui est à la fois dévotion font en sorte que l'oeuvre dépasse l'anecdote. Sallieri ne combat pas Mozart mais Dieu et triomphe de l'un serait triompher de l'autre. C'est le drame d'un homme qui a voué sa vie à Dieu, et qui en un contrat faustien a échangé chasteté, travail et dévotion contre le talent et la gloire. Mais Dieu s'est ri de lui en prenant pour messager cet

être insignifiant aux cheveux roses, au rire agaçant.

La seule arme de Sallieri est la musique; c'est le seul instrument que Dieu lui ait envoyé pour bâtir sa vie. C'est donc par la musique qu'il tuera Mozart; on meurt par où l'on a pêché...

Et dans un crescendo incessant, le film accède à un autre stade: celui du mythe. C'est la lutte du génie et de la médiocrité.

Milos Forman a forgé son film à l'encontre de la facilité, à la rencontre du talent. Seule une Oeuvre en puissance pouvait traduire avec mesure la complexité de l'homme Mozart.

C'est avec respect, d'abord, que Milos présente Amadeus. Qu'il nous suffise de consulter quelques historiens de la musique pour se convaincre de la justesse de ce film. On disait Mozart peu cultivé, d'intelligence moyenne, mais débordant d'imagination et doué d'une mémoire incroyable.

Le talent de Forman a consisté à rechercher le ton juste, le détail parlant, la scène expressive qui font que ces contradictions, loin de nous choquer, semblent parfaitement acceptables.

Ainsi, Mozart maladroit, plaisantin, lunatique se transforme quand il s'agit de défendre son oeuvre face à la censure et la stupidité: les répliques lui viennent aisément, les «bons mots» ne lui manquent pas, pas plus que l'éloquence, et dans ses mots l'on voit poindre sa musique...

C'est avec amour ensuite que le cinéma fait renaître la musique. D'ailleurs «quiconque a eu la révélation du génie de Mozart ne peut éviter de s'exprimer dans le langage expressif de l'amour»(1).

Mais c'est surtout avec un style remarquable que Milos Forman a rendu hommage à W.A. Mozart. Son film est impeccable tant au point de vue de la narration que de la reconstitution historique (costumes, décors, etc...) ou de la technique.

C'est un véritable tour de force cinématographique qu'a réalisé Forman. Il fait littéralement jaillir la musique de la profondeur des images. Sallieri lève une main, esquisse un geste et les notes coulent; il caresse une partition et la musique prend vie; il tourne les pages et l'on passe du concerto à l'opéra; il lève les bras, la

voix d'une cantatrice s'élève avec eux et lorsqu'il les abaisse et croise les mains sur son piano les sons s'éteignent aussitôt.

Ce serait faire bien mauvais honneur au créateur d'Amadeus que de ne pas mentionner une des scènes du film qui passera, j'en suis sûre, à l'histoire du cinéma.

Mozart est alité, le teint jaune, les yeux cernés, Sallieri installé au pied de son lit. Instrument par instrument, note après note, voix sur voix cet homme qui se disait «habité par une force qui le dépasse»(2), victime d'un complot qu'il ignore, dicte son propre Requiem à son meilleur ennemi. On croit assister à la naissance d'un chef-d'oeuvre; les violons, le tambour, les voix, d'abord séparés dans l'esprit du musicien et sur la partition s'unissent enfin et se faisant créent la marche funèbre qui accompagne le dernier souffle de Wolfgang Amadeus Mozart... Bravo Forman!

1. Histoire universelle de la musique de Roland de Candé, paru aux éditions du Seuil.
2. Ibid.

Envers et contre tout fatalisme

SERGE LACHAPPELLE

Mardi, le 6 novembre des militants du McGill Student Movement tenaient un piquet devant l'édifice du Student Society dans le but de s'opposer à la propagande éhontée en faveur de Washington et ce au nom des élections américaines. Les militants avaient collés sur le mur une grande bannière qui indiquait clairement que le piquet avait pour but de dénoncer la domination américaine sur le Canada.

Remercions la domination américaine pour ses magnifiques cadeaux: le chômage, la dévastation culturelle et spirituelle, la possibilité d'une troisième guerre mondiale, etc... C'est le prix à payer pour engraisser les capitalistes monopolistes américains. Jamais une économie dépendante d'une puissance étrangère ne peut se développer dans le sens de satisfaire les aspirations matérielles et spirituelles du peuple. Des dizaines d'années de colonialisme et de néo-colonialisme l'ont amplement prouvé. Une seule loi guide une telle économie et c'est celle du profit maximum peu importe le coût pour le peuple.

Le leader du "monde libre" a maintenant terminé ses élections et pour le peuple américain c'était le choix entre bonnet blanc et blanc bonnet. Il paraît que moins d'un tiers des électeurs éligibles aux Etats-Unis ont voté pour Reagan et que 45% des électeurs américains ont pris la peine de voter, ce qui indique une grande désillusion face à la prétendue "démocratie américaine".

Ici même au Canada, le gouvernement a organisé ses élections et immédiatement après, Mulroney s'est empressé d'envoyer quatre ministres conservateurs pour rassurer nos "amis américains", à savoir que le

Canada serait toujours à vendre et que nous respecterions nos engagements envers l'O.T.A.N..

Ce qui est vrai, et la réalité de tous les jours le confirme, c'est que le gouvernement canadien se prépare à la guerre, du côté des américains et de l'O.T.A.N. en opposition à l'U.R.S.S. et au Pacte de Varsovie.

Etudiants et étudiantes, le danger de guerre est réel, mais ce qui est également vrai c'est que les peuples du monde se dressent contre ce danger. Que l'on pense aux manifestations en Europe contre les préparatifs de guerre, que ce soit à Paris, Berlin ou Londres. Ici même au Canada, plusieurs manifestations ont été organisées, à Montréal, Toronto et Vancouver. Les luttes de libération nationale, en affaiblissant l'hégémonie américaine et soviétique, apporte également une grande contribution à la paix.

Nous devons farouchement nous opposer à tous ceux qui sèment le fatalisme et le pessimisme à l'effet que la guerre est inévitable, que les fauteurs de guerre sont trop forts et que le peuple est trop faible. L'expérience prouve sans l'ombre d'un doute qu'aucune barrière si puissante soit-elle ne peut arrêter un peuple déterminé.

Ce n'est pas le peuple qui redoute les super-puissances mais les super-puissances qui redoutent le peuple. C'est pour cette raison qu'elles cherchent par tous les moyens à nous détourner des vraies sources de la guerre: leur propre existence et celle de leurs alliés. Le bras des fauteurs de guerre ne peut être arrêté que par la force unie du peuple. Faisons en sorte que cette force se développe avec une vigueur redoublée et nous réussirons à éliminer le danger de guerre.

ACTIVITES

E.U.S. Career Day, le 14 nov. au McConnell Engineering Building dans le Common Room. C'est le moment pour les directeurs du personnel, les ingénieurs et les étudiants de se rencontrer dans une atmosphère détendue pour répondre à leurs questions respectives.

Humanists McGill, réunion d'information; jeudi, le 15 nov. à 16h30 au Leacock 420.

Soirée de poésie, mercredi, 14 nov. à 20h30 avec David Lawson et James Gervais. Au Café Commune, coin Milton & Ste-Famille.

Et jeudi, 15 nov. à 20h30 dans la série des films sur les droits sociaux: *The Things I cannot change* et *The Wages of work*. Women and the Law présente «Plenty of nothing», un film de l'ONF sur la situation spéciale des femmes fermières au Québec.

Odette Coiffeurs
et Boutique pour hommes
Men's Hair Stylists

CHRISTMAS SPECIAL

FOR STUDENTS WITH I.D. CARD

Men: 20⁰⁰ \$10⁰⁰

Women: 25⁰⁰ \$15⁰⁰

Wash, cut & style

Hairdressing	Esthétique
Scalp Treatment	Facial
Haircare	Pedicure
Colouring	Manicure
Permanent	and Skincare
Streaks	Next to McGill

Galleries Quatre Saisons
1010 ouest rue Sherbrooke
Tel.: (514) 288-5067

Le Dailly français mercredi, 14 novembre, 1984 7
Jeudi, 15 nov. à midi à la Faculté de Droit, local 201.
Tous les étudiants en Arts et en Science sont invités. Forum ouvert. Qui voulez-vous voir/entendre cette année. A 17h00 au Leacock 308. McGill Chamber Singers avec le

Collegium Musicum, un orchestre de chambre et Meilane Quong, piano dirigés par Fred Stoltzfus. Des oeuvres italiennes et allemandes seront chantées. Au Pollack Hall à 20h00. Classes d'improvisation de Jazz,



288-3324

2020 UNIVERSITY

844-8461

Robert Leforce

RÉDUCTION 15% ÉTUDIANTS UN. MCGILL OPTICIEN

Master André Gilbert
5th Dan



3419 Côte des Neiges
(corner Sherbrooke)

**KARATÉ —
SELF DEFENCE**

(Branch Head Kyokushin)
Free Kimono —
Special Price For McGill

937-8302



MCGILL RESIDENCES

**WANT TO LIVE IN RESIDENCE
DURING THE WINTER SEMESTER?**

Applications are still being reviewed. For more info. call the residence secretary at 392-4265 or drop by at 3935 University.

THE MCGILL RED & WHITE REVUE presents:



**"when i'm
elected"**

(an original musical comedy/political satire)

OPENING NIGHT

TICKETS AVAILABLE THROUGH SADIE'S,
3430 McTAVISH

RESERVATIONS: 392-8926 392-8983



Live at Gert's
see
"BEAT STREET"

Tuesday and Wednesday Night
November 13th and 14th
9:00 P.M.

**Gert's Pub — "Where the party
never stops!"**

Informatique

CHRISTIAN HYDE

Il n'y a qu'une décennie, l'ordinateur était science-fiction et son accès limité à une poignée d'affranchis. Depuis 1977, date de création des *Apple* et surtout depuis 1981 alors qu'IBM lance son *PC (personal computer)*, le micro-ordinateur a subi un développement fulgurant et s'est installé définitivement dans notre vécu quotidien.

Le succès du micro-ordinateur est certes mérité: il emmagasine une quantité étonnante d'information, s'adapte à de multiples fonctions qui peuvent varier des jeux vidéos aux exigences professionnelles, et alors qu'auparavant son prix le rendait inabordable, il est maintenant en voie de devenir un objet de consommation de masse si répandu que l'on prévoit un micro-ordinateur par famille québécoise d'ici 1992.

Malheureusement, ce qui fait son succès donne également raison de se préoccuper. La popularité des *Apple*, des *PCjr*, ou des *Vic-20*, leur prolifération dans tous les domaines et leur apparition «champignon» n'ont pas laissé le temps de pondérer les effets à long terme. Chez *Supermag*, dans la section science des périodiques, il y a une foule de revues spécialisées en informatique. Toutes, à part deux ou trois exceptions, sont en anglais. C'est que les ordinateurs, et en particulier le micro-ordinateur, fonctionnent au moyen de logiciels qui emploient la langue *Basic*, tirée de

l'anglais, bien que le premier micro-ordinateur soit de création française (1973).

Le phénomène micro-informatique déferlant sur le Québec est promu par un enthousiasme fiévreux qui a rendu timide le questionnement de la langue informatique. Selon M. Lapalme, professeur d'informatique à l'Université de Montréal, il est impossible de fonctionner présentement en français en informatique. «Lorsque l'automobile est apparue, il fallait être mécanicien pour en avoir une. Quant au micro-ordinateur, il est possible d'en utiliser un sans être pour autant informaticien, ce qui fait que les néophytes s'en remettent au matériel le plus disponible, c'est à dire celui américain, et par conséquent anglais».

En effet, 80% des logiciels distribués au Québec sont américains, alors que seulement 10% sont de conception québécoise, le reste étant constitué de traductions françaises de matériel étranger. Toute une génération de québécois assouffés de micro-informatique se voit donc offrir des produits qui sont majoritairement unilingues anglophones.

En février 1982, Louis-Philippe Hébert fonde *Logidisque*, seule maison d'informatique d'Amérique du Nord qui crée ses propres logiciels originaux en français. Il ne suffit pas de traduire du matériel importé (souvent boiteux): celui-ci conduit à une normalisation de la présence d'une culture anglophone à tous les

Le Goncourt '84

MANUEL DUSSAULT

Quelle joie nous procure un nouveau roman de Marguerite Duras! Elle sort d'un voyage au bout de l'alcoolisme, du délirium, de la maladie et presque de la mort. «On boit parce que Dieu n'existe pas, il est remplacé par l'alcool». Elle

niveaux où le micro-ordinateur s'est installé. *Logidisque* répondait clairement à un besoin si l'on constate l'écoulement très rapide de leurs logiciels de jeux vidéos (4000 logiciels vendus pendant les deux premières semaines). Ayant fait face au cliché qui veut que ce qui est américain est meilleur, *Logidisque* a affronté aussi les difficultés du marché micro-informatique québécois naissant. L'article 54 de la loi 101 stipule qu'aucun jeu ne peut être distribué au Québec s'il n'existe pas d'équivalent français. Actuellement, ce n'est pas le cas puisque la plupart des jeux informatiques sont anglais.

La révolution micro-informatique a des implications plus étendues que la simple scène nationale: avec la facilitation des communications, ce n'est plus un marché domestique mais international qu'il faut contrôler. A ce niveau, il faudrait établir des liens plus solides avec la France, ainsi que l'a souligné Laurent Fabius, le premier ministre français, récemment en visite au Canada et au Québec.

page 7 dirigées par Luc Beaugrand, jouent au Recital Hall à 20h00.

School of Social Work présente 1. *An easy pill to swallow* et 2. *The Alcoholic within us* au Wilson Hall de 13h00 à 14h00, local 110.

Auditions: *Players Theatre* tient des auditions pour la pièce de Tom Stoppard qui sera présentée la seconde semaine de Janvier: *Every Good Boy Deserves Favour*. Les auditions se tiendront dans la «Blue Room» de la Faculté d'anglais, Arts building, mercredi, le 14 nov. de midi à 15h00. Des musiciens et une chanteuse seront aussi nécessaires.

Le Comité sur l'Afrique du Sud présente l'archevêque Trevor Huddleston sur «The Church in South Africa» à l'auditorium du FDA à 20h00.

MCSS Bridge et Mhhjong, vendredi, 16 nov. à 19h30 au Union, B09-B10. Liberal McGill accueille l'Hon. Robert Kaplan, ancien solliciteur général et critique de la justice du Parti libéral du Canada au Leacock 13 à 16h00. Le sujet: l'agenda libéral.

Le Women's Union Birth Control Coop est ouvert de midi à 15h00 du lundi au vendredi. Diaphragmes (avec prescription), crème contraceptive et condoms seront en vente. Des informations sur toutes les méthodes de contrôle des naissances, sur les avortements et sur les maladies vénériennes seront aussi disponibles. Venez, posez des questions, informez-vous! Amnesty International, réunion pour action urgente au Newman Centre à 19h00.

ressort avec un amant ou plutôt avec l'amant, cette photo absolue, ce moment figé de l'amour qui résume tout, le bonheur, la jouissance, ce qu'on se rappelle et ce qu'on se recrée. Cet absolutisme qui donne la force de continuer.

Je ne peux m'empêcher de croire que c'est un moment historique et j'aimerais vous le faire partager: Marguerite Duras à *Apostrophe*; Marguerite Duras écrit *L'amant*, le roman qu'on attendait d'elle; Marguerite Duras nous emmène encore une fois tendrement dans son univers plein de sens, à l'écriture discrète qui effleure plus qu'elle ne dit...

J'ai connu Marguerite Duras, comme beaucoup, à travers *Hiroshima mon amour*, le film d'Alain Resnais, où elle écrit scénario et dialogues. Un film où l'on essaie d'aimer parce que l'amour est impossible et parce que des bombes ont explosé et exploseront. Par elle, j'ai pu m'habituer au désespoir et presque m'y créer un confort. Sa souffrance, en écrivant, libère ses lecteurs comme Jésus a libéré les chrétiens sur la croix, sans brutalité toutefois, par petites touches. «J'aurais écrit aussi finement si ma mère m'avait donné un plus petit crayon», dit le bourgeois gentilhomme.

Dans *L'amant*, on retrouve la mère et les deux frères: l'aîné brutal et le «petit» un peu simplet mais qu'elle

préfère. Elle a désiré le cadet, elle s'est faite dresser par sa mère et a haï l'aîné qui a tué le petit. Ces personnages se retrouvent dans *Un barrage contre le Pacifique*, *Le vice consul*, et surtout dans sa vie puisque ses romans sont autobiographiques. Marguerite Duras est blessée et souffre encore par sa famille, aiguille qui infeste, rend la plaie douloureuse et engendre le cri littéraire. Jamais elle ne fut contente, et, comble de désespoir, sa mère folle le lui avait prédit.

Née à Saïgon, d'une institutrice de l'armée coloniale française, elle vécut donc dans la brousse. Sa mère dépense vingt ans d'économies pour acheter une concession agricole. Une concession pourrie de merde, oui! Les berceuses de Duras seront l'histoire de la mauvaise concession, du cinéma de sa mère. *L'amant*, c'est l'histoire d'un chinois avec lequel elle a joué sans honte, avec lequel elle a vécu son adolescence et oublié son enfance. Elle a joué comme peu de gens jouissent encore, comme une sauvage, entièrement, par devant comme par derrière. Le chinois a éclipsé tous les amours de sa vie.

Aujourd'hui, Marguerite Duras *is alive and well in Paris*, heureusement. Sans doute, elle ne désire pas de lecteurs chahuteurs, elle ne désire pas de remous, mais j'ai tout de même le goût de crier: Marguerite Duras. et durera!

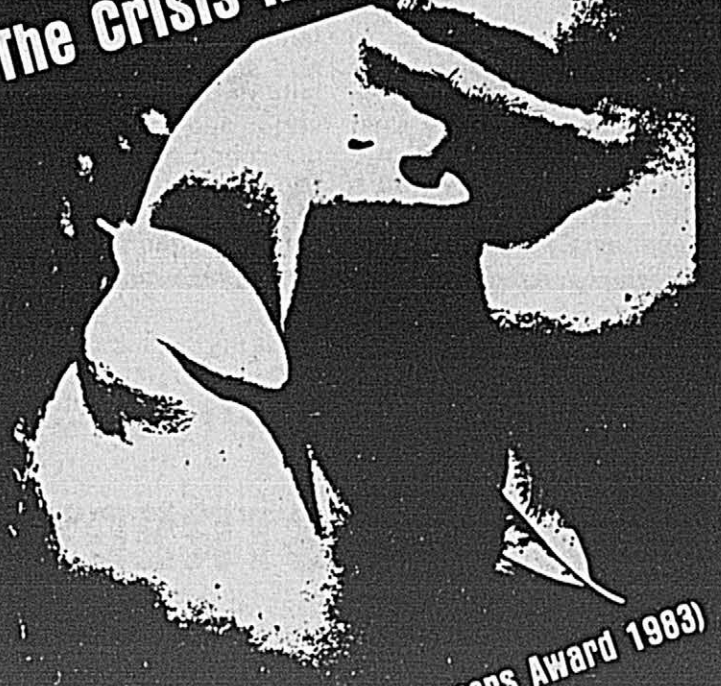
Journalism



Without
Anaesthesia

Read **the mcgill DAILY**

Glen Allen
The Crisis in the Mass Media



Winner of the National Newspapers Award 1983
Wednesday
November 21st
the mcgill DAILY Speakers